Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

6 | 2010
Morales (2)

Avant-propos

Claude Millet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/797>

DOI : 10.4000/elh.797

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2010

Pagination : 7-15

ISBN : 978-2-35698-022-9

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Claude Millet, « Avant-propos », *Écrire l'histoire* [En ligne], 6 | 2010, mis en ligne le 26 novembre 2013, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/797> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.797>

Tous droits réservés

Avant-propos

C'EST N'EST À L'ADVENTURE pas chose dont lon se doit emerveiller, qu'en un espace de temps infiny, ainsi que la fortune tourne et varie diversement, il advienne souvent par casuelle rencontre des accidents du tout semblables les uns aux autres. Car soit ou qu'il n'y ait point de nombre arrêté ny certain des evenements qui peuvent escheoir, la fortune a matiere assez platureuse et ample pour produire des effects qui s'entresemblent: ou que les cas humains soient compris en nombre déterminé, il est force qu'il arrive souvent des accidents entièrement semblables, attendu qu'ilz se font par mesmes causes et par mesmes moyens.¹

Dans ces premières phrases de sa « Vie » de Sertorius, Plutarque explique la possibilité de la répétition à l'identique des événements dans l'histoire par deux hypothèses renvoyant à deux conceptions du temps antinomiques. Ou bien le temps infini et instable de la fortune, et les hasards de l'itération; ou bien le temps fini des actions humaines, et la stabilité des enchaînements, les mêmes causes et « moyens » produisant les mêmes effets. Plutar-

que ne tranche pas l'alternative, laisse coexister ces deux temporalités. La première rend compte de répétitions qui s'offrent au plaisir de la curiosité, mais à lui seul: les plus grands chefs de guerre, Philippe, Antigonos, Hannibal, Sertorius, ont été borgnes; la seconde, du sens même de la vie de Sertorius, ou plutôt du sens qu'il y a à raconter la « Vie » de Sertorius. Car c'est seulement dans le cercle étroit de cette temporalité finie des actions humaines que la « Vie » de Sertorius peut avoir valeur d'exemple, et l'histoire être, selon la formule célèbre de Cicéron, *magistra vitae*, leçon morale à l'usage des hommes du présent. Et en effet, *a contrario*, du fait que Philippe, Antigonos, Hannibal et Sertorius ont été borgnes ne découle pas le devoir de se crever un œil pour être un grand chef de guerre.

L'exemple, dans la pensée des Anciens, noue ensemble histoire et morale dans une temporalité finie, continue, et tournée vers le passé. L'histoire exemplaire, monumentale, commémore les

1. Plutarque, *Vies parallèles des hommes illustres*, « Sertorius », trad. Amyot, Le Club français du livre, 1953, t. II, p. 187.

grands morts. Elle est en même temps inscrite à vif dans l'existence des hommes, modélisant leurs comportements, garantissant la reproduction de ceux-ci par l'imitation, et invitant ces hommes à devenir eux-mêmes exemplaires par des actions qui sont aussi des maximes, des actes où éclate la vertu. La vertu, ou les vertus, et Emmanuelle Vallette dans son étude de l'*Histoire romaine* de Tite-Live montre comment celle-ci fabrique à travers ses héros des types qui sont autant d'incarnations des vertus romaines, dont la liste est complétée par celles – pudeur, réserve – qu'exemplifient les femmes héroïques du grand passé, dans un seul et même dispositif didactique, pour le présent.

Cette tradition antique de l'histoire exemplaire se fonde au Moyen Âge dans la culture chrétienne, en une articulation neuve de l'histoire et de la morale où c'est même la morale qui fabrique l'histoire et non plus l'inverse. L'*exemplum* diffuse ses leçons non seulement dans la littérature savante mais dans la littérature populaire, comme l'ont montré récemment les travaux sur la *Tradition des proverbes et des exempla dans l'Occident médiéval*, sous la direction d'Hugo O. Bizzarri et Martin Rohde, dont rend compte Chantal Liaroutzos dans une lecture. Plus que jamais l'histoire est morale, en Europe comme dans ce Cachemire du XII^e siècle dont Colette Poggi nous fait découvrir un de ses premiers – et rares – historiographes, Kalhana, à travers la traduction d'extraits de

sa *Rivière des rois*. Rivière dont le cours s'intègre dans les grands cycles de la temporalité cosmique, pour enseigner par l'exemple le devoir qu'ont les hommes de ne pas troubler l'ordre du monde.

L'ordre du monde, pour les hommes de la Renaissance, est plus que troublé par les heurts du processus historique dont ils sont à la fois les acteurs et les témoins. Le ressourcement dans l'Antiquité ravive la connaissance de ses récits exemplaires et l'ambition de l'histoire d'être une école de la vie, nous l'avons vu avec l'humaniste Juan Luis Vives dans le précédent numéro ². Mais cette ambition est concurrencée par une autre, que met en évidence Danièle Duport dans son étude sur *De la vicissitude ou variété des choses en l'univers*, que le grand polygraphe Loys Le Roy publie en pleine guerre de Religion, en 1575 : l'ambition de comprendre par une méthode critique inspirée de la philologie des humanistes les mécanismes des événements. Et cela pour les arracher à la trop plantureuse et trop instable matière de la fortune, pour plagier Plutarque, comme à l'humeur trop mobile des hommes, et pour les inscrire dans les projets rationnels de la providence. Projets de la providence qui introduisent, aux côtés de la répétition, la différence et l'avancée, mais au prix, pour l'historien, d'une pédagogie morale plus difficile à conduire, tant les événements résistent à se laisser déchiffrer immédiatement.

2. Juan Luis Vives, [L'exemple des grands hommes], extrait du *De disciplinis libri*, présenté par Chantal Liaroutzos et traduit du latin par Christian Nicolas, *Écrire l'histoire*, n° 5, *Morales (1)*, printemps 2010, p. 19-25.

Toutefois, comme le rappelle Malina Stefanovska à propos de Retz dans le dossier sur les « historiens de soi » que continue à rassembler Marc Hersant dans ce numéro, l'histoire reste fondamentalement, à la Renaissance et à l'âge classique, un enseignement moral : une description psychologique de ce que sont les hommes en situation, une prescription sur ce qu'ils devraient ou auraient dû être, et la mesure de leur valeur. Être « historien de soi » dans ce cadre idéologique, c'est tenter de ramener à la lumière de l'intelligence le désordre opaque d'une vie mêlée aux accidents de l'histoire, pour participer à la connaissance des hommes et leur indiquer des chemins à suivre, ou plus souvent, chez ce mémorialiste ironique qu'est Retz, à ne pas suivre. Réfléchissant en particulier à l'usage de ces mauvais exemples que peut enseigner l'histoire, les travaux que Laurence Giavarini a réunis dans *Construire l'exemplarité*, second volet de la lecture de Chantal Liaroutzos, montrent combien cette construction est fragile et réversible. « Tout exemple cloche ³ », disait déjà Montaigne. Mais cette construction tient.

Elle tient sans trop vaciller tant que restent solides ses trois principales fondations, fortement soudées entre elles. D'abord, une conception de

la temporalité qui fait de l'histoire, nous l'avons vu avec Plutarque, une réserve limitée d'actions et d'événements, et cela dans une continuité qui garantit que l'avenir ne différera jamais du passé au point que les grands hommes de celui-ci, héros, artistes, écrivains, ne puissent dispenser des leçons valides aux hommes du présent, et être par eux imités et commémorés ⁴. Ensuite, un englobement dans la rhétorique de ces arts du bien dire et du bien écrire que sont l'éloquence, la littérature et l'histoire, avec pour seule ligne de distinction entre ces deux dernières la frontière, à bien des égards perméable, de la fiction. Enfin, une définition de cette rhétorique dans laquelle son efficacité morale occupe une place essentielle. « Être utile et agréable », le vieux précepte d'Horace dicte son principe à l'histoire autant qu'à la littérature, le plaisir enrobant la pilule souvent amère de la morale, que celle-ci soit privée ou publique. Et non seulement la morale, connaissance des hommes et prescription de leurs devoirs, est à la fois l'objet et la visée première de l'écriture, mais elle en est la source, la vertu animant l'historien comme elle inspire le poète : si l'on met les libertins à part (et de fait ils le sont ⁵), les hommes des Temps modernes conçoivent la vertu de l'his-

3. Montaigne, *Essais*, III, 13, « De l'expérience », éd. Denis Bjaï, Bénédicte Boudou, Jean Céard et Isabelle Pantin, dir. Jean Céard, Librairie générale française, 2002, p. 461.

4. C'est précisément la différence des temps, inséparable de l'infinie variation de la « nature », qui fait dire à ce grand admirateur de Plutarque qu'est pourtant Montaigne que « tout exemple cloche ».

5. Voir Sophie Gouverneur, « Les libertins et l'histoire : vers une émancipation du religieux », *accedit. com*, 2008 ; <www.accedit.com/accedit_free.php?id=176>, cons. septembre 2010.

torien comme un gage de la qualité de ses écrits. Bernardin de Saint-Pierre le dit encore en 1789, sous l'autorité de Rousseau, avec une énergie toute militante :

Ceux qui ont le mieux écrit sur la vertu ont vécu le plus vertueusement. Tels ont été, parmi nous, Fénelon et Jean-Jacques. Ceux mêmes des historiens qui ont été le plus véritablement éloquents ont été aussi les plus vertueux. Tels ont été Plutarque, Tacite, Suétone, etc. Je me rappelle à ce sujet que je disais un jour à Jean-Jacques que la vérité était la première qualité d'un historien ; il me répondit : « C'est la vertu, car, avant tout, il faut de la vertu à un historien pour sentir la vérité et pour oser la dire. » Ainsi la poésie, l'éloquence, le génie des grands hommes, les talents des historiens et la vertu elle-même, mère de tous les talents, ne s'appuient que sur un ordre de choses qui puisse soutenir la faiblesse humaine.⁶

Cet ordre de choses ne disparaît pas totalement avec la Révolution et l'histoire exemplaire imprimera sa marque à l'enseignement historique jusque dans les années 1970. Bien plus, elle n'a jamais cessé de modeler non seulement les usages du passé mais aussi la construction, évidemment toute efficiente, du présent comme mémorable à venir. C'est cette construction qu'étudie Severiano Rojo Hernández, dans le temps court du journalisme de combat, à travers l'étude de l'héroïsation des morts au champ d'honneur dans la presse basque antifasciste, à l'époque de la guerre civile.

Champ d'honneur de la mort du héros, pour recouvrir le champ d'horreur des massacres en tas, afin que les vivants se souviennent des morts en continuant leur lutte. Pour le meilleur comme pour le pire, la propagande des temps de guerre ne sort de l'histoire monumentale qu'en substituant aux morts du grand passé ceux d'hier. Et ce n'est pas seulement dans la Rome des premiers temps, celle que Tite-Live construit en monde exemplaire, que les acteurs de l'histoire peuvent, à l'instar de Lucrèce, se voir en modèle pour l'avenir. Jean-Louis Jeannelle, dans le dossier sur les « historiens de soi », montre ainsi comment de Gaulle érige son propre monument (à des fins de retour à la politique) dans ses *Mémoires de guerre*, en identifiant ce que Retz ne cesse d'ironiquement confronter, le moi passé et le moi présent du mémorialiste, tous deux confondus dans une même posture d'exceptionnelle clairvoyance dans un monde d'aveugles. Les *Mémoires de guerre* de Churchill n'opèrent pas une telle auto-monumentalisation, Jean-Louis Jeannelle le souligne. Mais non moins forte est chez Churchill la soudure de la morale et de l'histoire, tant est morale sa grille d'interprétation des événements, et prégnante l'identification de l'histoire à une justice qui décide de la culpabilité ou de l'innocence des hommes du passé afin de permettre à « une nouvelle génération de réparer certaines erreurs du passé

6. Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, « Note sur cette édition » [de 1789], dans le dossier établi par Jean Delabroy pour l'édition Presses Pocket, 1991, p. 222.

révolues, en maîtrisant les redoutables inconnues de l'avenir conformément aux aspirations et à la gloire de l'humanité ⁷ ».

Ces continuités ne sauraient cependant faire sous-estimer la grande secousse produite sur la construction de l'exemplarité par la Révolution. Sophie Wahnich montre ici même le rapport complexe à l'histoire que celle-ci a dicté à ses acteurs. « Ne faut-il pas que vous fassiez précisément tout le contraire de ce qui a été fait avant vous ? », demande Robespierre. Le passé est à congédier, non à imiter, mais les révolutionnaires entendent aussi réduire la fracture qu'ils ont faite, recoudre le présent au passé, et pour cela reconnaissent la nécessité de la connaissance historique dans la formation du citoyen. Seulement, ils en appellent à sa réécriture, afin qu'elle devienne le souffle même de la liberté, de la libre invention du présent. Le premier pilier de la construction de l'exemplarité s'est profondément fissuré : le processus historique n'est pas continu, et non seulement l'avenir, mais le présent sont si différents du passé que celui-ci n'est plus à imiter. Par cette première faille l'histoire va pouvoir ensuite se dégager de la morale. Stendhal « historien de soi », qu'étudie Yves Ansel, déplace la rupture, la date au cœur de sa vie, de l'histoire générale, de celle

de la littérature et des arts, non de la Révolution mais de l'Empire ; les conséquences restent les mêmes. Et ce que l'histoire de Stendhal révèle, c'est une idiosyncrasie qui, si elle est intriquée dans le devenir collectif, n'a plus valeur d'exemple, ni même de contre-exemple, et n'entend guère faire la leçon à qui ce soit, sinon à soi-même. La différence irréductible des temps fait que de toutes les façons, comme le dit Hegel avec force, aucun enseignement pragmatique ne peut être tiré du passé :

Chaque époque, chaque peuple se trouve dans des conditions si particulières, forme une situation si particulière, que c'est seulement en fonction de cette situation unique qu'il doit se décider : les grands caractères sont précisément ceux qui, chaque fois, ont trouvé la solution appropriée. Dans le tumulte des événements du monde, une maxime générale est d'aussi peu de secours que le souvenir des situations analogues qui ont pu se produire dans le passé, car un pâle souvenir est sans force dans la tempête qui souffle sur le présent ; il n'a aucun pouvoir sur le monde libre et vivant de l'actualité. ⁸

Qui plus est, ce n'est pas seulement ce premier pilier de la construction de l'exemplarité, la continuité historique, qui se fracture au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, mais les deux autres, l'englobement de la littérature et de l'histoire dans la

7. Winston Churchill, Préface des *Mémoires de guerre*, éd. François Kersaudy, Tallandier, t. I, 1919-février 1941, 2009, p. 22. Dans cette préface, Churchill dit bien qu'il ne fait pas œuvre d'historien. Mais ses *Mémoires* ne cessent d'anticiper un jugement de l'histoire à venir pour condamner « la malveillance des méchants » et « la faiblesse des vertueux » (p. 35).

8. G. W. F. Hegel, *La Raison dans l'histoire. Introduction à la philosophie de l'histoire*, « Premières ébauches », cours commencé le 31 octobre 1822, répété le 30 octobre 1828, trad. par Kostas Papaioannou, Plon, 1965 ; rééd. 10/18, 1979, p. 35.

rhétorique, leur visée essentiellement morale. Et cela sous le coup d'un double processus d'autonomisation et de l'histoire et de la littérature, processus qu'elles engagent toutes deux aux dépens de la morale. Cette autonomisation se fait dans la confusion des débats, pour l'une sur l'« impartialité » de l'historien, pour l'autre sur « l'art pour l'art » – deux terrains conceptuels particulièrement embourbés : le premier parce qu'il confond l'objectivité effective d'un historien qui établit les faits de manière critique et les interprète avec le souci de ne pas les déformer, avec la chimérique impartialité d'un autre qui écrirait au-dessus de son présent, au-dessus de l'actualité de son existence et des interrogations morales et politiques, des schèmes de pensée, des valeurs en cours en son temps ; le second parce qu'il confond la question de l'autonomie de l'œuvre qui trouve en elle-même, en dehors de toute imitation ou de toute prescription qui lui serait dictée de l'extérieur, sa propre loi d'expansion, avec une tout autre question, qui est celle de son utilité. Et Théophile Gautier d'affirmer qu'« il n'y a de vraiment beau que ce qui ne peut servir à rien [...]. L'endroit le plus utile d'une maison, ce sont les latrines⁹ ». À

quoi répond comme en miroir un peu plus tard dans le siècle, de manière plus correcte mais non moins ferme, Fustel de Coulanges : « L'histoire ne sert à rien¹⁰. »

Ce n'est pas un hasard si Paul Veyne, affirmant lui aussi l'inutilité de l'histoire, retrouve le langage qu'utilise Kant pour décrire la spécificité esthétique – l'histoire est intéressante, mais « l'intéressant est *désintéressé*¹¹ » – et reprend l'un des principes d'écriture fondamentaux du romancier qui a le plus génialement voulu confondre autonomie et inutilité de l'œuvre, Gustave Flaubert, lorsqu'il dit que l'historien professe des « jugements de valeur *au discours indirect*¹² ». L'histoire et la littérature ont cessé d'être les sœurs qu'elles étaient dans le giron de la rhétorique, et ont affirmé l'une et l'autre leur irréductible spécificité en affichant chacune de son côté un refus comparable de ce qui auparavant faisait leur essence, et leur grandeur : leur fonction morale.

Paul Veyne n'est certes pas de ceux qui pensent que l'histoire s'oppose à la littérature comme une science à ce qui n'en est pas. Mais il aura fallu que l'histoire d'abord gagne son autonomie en se définissant comme science séparée et de la litté-

9. Théophile Gautier, Préface de *Mademoiselle de Maupin*, Garnier-Flammarion, 1966, p. 45.

10. Propos recueilli par Charles Langlois (pour s'en démarquer au nom d'un autre concept forgé en esthétique, celui d'« utilité indirecte », l'histoire étant utile par la généalogie qu'elle offre du présent) ; « L'Histoire au XIX^e siècle », dans *Questions d'histoire et d'enseignement*, Hachette, 1902, p. 240 ; Sophie-Anne Leterrier, *Le XIX^e siècle historien. Anthologie raisonnée*, Belin, 1997, p. 304.

11. Paul Veyne, *Le Quotidien et l'Intéressant. Entretiens avec Catherine Darbo-Peschanski* [1995], Hachette (Pluriel), 1997, p. 67.

12. *Id.*, *Comment on écrit l'histoire* [1971], Éditions du Seuil (Points. Histoire), 1996, p. 245.

rature et de la mémoire pour secouer ce qui est désormais perçu comme le « joug » de la morale, la réarticuler autrement, on l'a vu dans le numéro précédent d'*Écrire l'histoire*¹³, en devenant elle-même « science morale », puis en l'absorbant comme l'un de ses objets, en particulier dans l'histoire des mentalités. Au reste, cela n'a pas empêché de grands historiens positivistes comme Gabriel Monod d'engager toute leur autorité, et leur expertise, au service de la cause de Dreyfus¹⁴.

Ces intrications des activités professionnelles et militantes, ou même simplement citoyennes, ne sont pas l'apanage des historiens. C'est pourquoi Nathalie Richard et Sylvie Thénault ont interrogé M^e Henri Leclerc sur la difficile articulation entre le métier d'avocat et l'engagement dans les procès politiques et historiques, comme le procès Tournier, auquel il a participé en tant qu'avocat, ou le procès Papon, pour lequel il est intervenu en tant que président de la Ligue des droits de l'homme, qui s'était portée partie civile. Articulation difficile, mais clairement réfléchie, appuyée sur une culture historique, et M^e Henri Leclerc dans cet entretien souligne l'utilité qu'il y aurait à développer l'enseignement de l'histoire dans la formation des juristes, pour les aider à préciser leur déontologie et à avoir une compréhension nette des ré-

formes de la justice, comme celle, en cours, de la garde à vue.

Au regard de la complexité de la position de l'avocat militant, la position de l'historien pourrait apparaître relativement simple. Mais Pierre Triomphe a montré dans le précédent numéro de la revue combien les choix d'écriture pouvaient induire – ou construire – une position morale et politique de l'historien face à son objet, sans d'ailleurs préjuger de la qualité de ses travaux¹⁵. Surtout, les choses se compliquent du fait que la ligne qui sépare histoire et mémoire n'est pas aussi claire que l'on pourrait vouloir le croire. Les mêmes institutions, en particulier les musées historiques, parfois soutiennent le travail de l'une et de l'autre, comme si leurs vérités s'équivalaient au fond, même dans la contradiction la plus flagrante. Ainsi Gérard Noiriel raconte-t-il comment le comité scientifique de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI), dont il faisait alors partie, a organisé un colloque sur l'immigration et la colonisation dont les conclusions étaient aux antipodes des thèses identitaires, lourdement alimentées par des stéréotypes manichéens, du spectacle de Mohamed Rouabhi, *Vive la France!*¹⁶, que la CNHI subventionnait dans le même moment. Par ailleurs, les institutions sont libres de choisir parmi les historiens leurs experts : Rony

13. *Écrire l'histoire*, n° 5, *op. cit.*, en particulier l'avant-propos de Nathalie Richard et les contributions de David Schreiber et de Wolf Feuerhahn.

14. Voir Madeleine Rebérioux, « Histoire, historiens et dreyfusisme », *Revue historique*, avril-juin 1976.

15. Pierre Triomphe, « Écriture et morale politique », *Écrire l'histoire*, n° 5, *op. cit.*, p. 103-105.

16. Gérard Noiriel, *Histoire, théâtre, politique*, Agone, 2009, p. 153.

Brauman et Eyal Sivan, cosignataires d'*Un spécialiste*, documentaire sur le procès d'Eichmann, soulignent à bon escient les enjeux qu'il y avait, pour le tribunal de Jérusalem, à choisir pour témoin inaugural Salo Baron, auteur d'une monumentale *Social and religious history of the Jews*, à l'exclusion de Raul Hilberg, qui venait de publier *La Destruction des juifs d'Europe*¹⁷. Les juges écoutent les historiens qu'ils veulent bien entendre.

Il serait trop simple cependant d'opposer uniquement à l'histoire les manipulations de l'idéologie dominante que la mémoire tente de lui imposer. Jacqueline Nacache montre ainsi comment trois films qui relèvent bien du travail mémoriel, et non historien, *L'Armée des ombres* de Melville, *Le Chagrin et la Pitié* d'Ophuls et *Lacombe Lucien* de Louis Malle, ont transgressé les dogmes de l'idéologie résistancialiste, anticipant ainsi, on peut même dire enclenchant ainsi une transformation profonde non seulement de la mémoire, mais de l'historiographie de la France sous Pétain. La mémoire entretient un rapport moral au passé qui n'est pas forcément moralisant, mais peut être, comme le montrent ces exemples, critique. À l'opposé, elle peut tout en travaillant au nom de la morale être parfaitement immorale, en particulier

dans sa propension identitaire : ainsi du Mémorial Yad Vashem, érigé en vertu de la loi « Mémoire, Shoah et héroïsme » sur les ruines d'un village palestinien rasé pendant la guerre de 1948¹⁸, ou de la nouvelle martyrologie constituée en Ukraine à partir de 1991, qui efface de la mémoire nationale tout son passé polonais et juif¹⁹. Dans de tels cas, l'historien peut alimenter son désir de vérité d'une soif de justice dans la mémoire, et œuvrer par ses travaux, comme le fait par exemple Henriette Asséo dans ses recherches sur les Tsiganes, à guérir ces amnésies partielles qui sont autant de mensonges historiques aux effets pervers que l'on sait.

Mais qu'en est-il lorsqu'un pays tout entier semble frappé d'une amnésie totale ? C'est la question que pose le premier chapitre d'un essai polémique du philosophe José Gil, *Portugal, Hoje. O Medo de Existir*, qu'a traduit pour nous Régis Salado. La « peur d'exister » dans le Portugal d'aujourd'hui, José Gil la voit comme le résultat d'une occultation du passé salazariste qui ne fait que reconduire le travail de laminage des consciences engagé par la dictature. Ce cas particulier montre que le devoir de mémoire, s'il peut s'accomplir immoralement, relève bien d'une éthique qui loin de s'opposer systématiquement à la vérité historique peut l'ap-

17. Rony Brauman, Eyal Sivan, *Éloge de la désobéissance. À propos d'« Un spécialiste », Adolf Eichmann*, Le Pommier-Fayard, 1999, p. 51.

18. *Ibid.*, p. 27.

19. Voir Delphine Bechtel, « Les nouveaux héros nationaux en Ukraine occidentale depuis 1991 », dans Korine Amacher, Leonid Heller (éd.), *Le Retour des héros. La reconstitution des mythologies nationales à l'heure du postcommunisme*, Louvain-la-Neuve, Academia-Bruylant / Genève, Institut européen de l'université de Genève, 2010, p. 53-68.

peler, et ne se fonde pleinement que sur l'authenticité des faits. C'est pourquoi est insoutenable la posture d'un philosophe comme Giorgio Agamben, répondant aux critiques qui lui ont été faites sur son interprétation d'Auschwitz et de Guantánamo en disant qu'il ne se plaçait pas sur le plan des « phénomènes historiques » mais sur celui de paradigmes « ayant pour fonction de construire et de rendre intelligible en son entier un contexte historico-problématique bien plus large ²⁰ » – manière de déconnecter des faits la vérité non pas au nom des nécessaires reconfigurations de la fiction, comme le ferait un écrivain, mais au nom d'une abstraction du discours philosophique qui semble bien donner à celui-ci le droit de dire sur le réel historique n'importe quoi. Le philosophe Marc Crépon, avec un tout autre souci de la vérité historique, réfléchit, dans *Vivre avec. La pensée de la mort et la mémoire des guerres* qu'il analyse dans une lecture Gérard Bras, au fondement éthique de tout travail mémoriel, le rapport aux morts engageant le rapport aux vivants. Dans le prolongement de

la réflexion de Jacques Derrida sur la mort comme « chaque fois unique », ou encore de l'œuvre de Boltanski, qui tente de réinscrire la personne dans ses représentations des crimes de masse du siècle dernier, Marc Crépon interroge la manière dont ceux-ci peuvent être gardés en mémoire sans que leur souvenir soit happé par la désindividualisation dont ils ont marqué la victoire. Et cela par fidélité respectueuse aux disparus, gage essentiel de la considération que nous portons à nos contemporains. C'est aussi à une morale de la fidélité qu'en appelle l'historien/écrivain Patrick Boucheron dans *Léonard et Machiavel* que lit pour nous Caroline Callard, une morale de la fidélité et de l'attention qui donne un sens, et un prix, à toute expérience humaine. Comme le suggère l'image de couverture, qui représente pour les lecteurs du journal *L'Illustration* de 1878 le travail des ouvriers sur la statue de la Liberté en construction, les hommes sont petits par rapport à la taille de leurs idéaux, mais ce sont quand même bien eux qui les fabriquent, dans l'histoire.

20. Giorgio Agamben, *Signatura rerum. Sur la méthode*, traduit de l'italien par Joël Gayraud, J. Vrin, 2008, p. 9 ; cité par Georges Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*, Éditions de Minuit, 2009, p. 92.